

Libération Lundi 2 Février 2026



Archi soft

Lina Ghotmeh L'architecte franco-libanaise conçoit ses projets comme des fouilles archéologiques tournées vers le futur.



Dans deux ans, Lina Ghotmeh sera inaccessible. Elle fera partie de ce cercle hyper-restreint des architectes stars, toujours dans un avion entre l'Asie, les pays du Golfe et l'Europe. Elle aura peut-être achevé son musée à Al-Ula, dans la région de Médine en Arabie Saoudite, avec le centre Pompidou. L'extension du Mathaf, le musée arabe d'art moderne et contemporain de Doha, au Qatar, sera éventuellement déjà ouverte au public, tout comme la nouvelle aile ouest du British Museum, à Londres, rénover par ses soins. L'ailleurs, Lina Ghotmeh a déjà l'ethos d'une star et en joue : vêtements noirs très couture, coupe de cheveux aux tempes rasées, maquillage impeccable, silhouette gracile. A Paris, dans son atelier du XI^e arrondissement où nous la rencontrons, ses équipes, une trentaine de personnes, sont plongées dans un silence d'église. Ici, ça bosse, mais dans la beauté absolue. L'ambiance est feutrée et arty. Peinture crème, maquettes partout, murs punaisés d'images de plantes, de peintures ou de photographies d'art. Des échantillons de matériaux, brique, ardoise ou sable, sont disposés sur les tables comme sur la palette d'un peintre. Point d'esthétique high-tech, de béton armé ou de tours en acier : les matériaux sont durables, issus des lieux où les bâtiments surgissent.

Née en 1980 à Beyrouth, arrivée en France pour la première fois en 2001, c'est dans le climat si terrifiant de la guerre qu'elle développe une envie de créer à la fois des lieux pour se protéger et pour reconstruire ce qui a été détruit. « J'ai ce souvenir précis, enfant, de l'immeuble d'à côté qui avait été coupé en deux, commence-t-elle d'une voix douce. Nous vivions au septième étage, et je voyais tous les jours, en contrebas, cet appartement en cotte, comme dans les plans d'architecture. C'était une vision effrayante, mais aussi très belle, parce que rapidement, des enfants venaient jouer là. Au fil du temps, la végétation a recouvert toutes les pièces. La beauté émergeait là où tout avait été détruit. » Elle pose son verre de thé, son sourire s'efface le temps de quelques secondes. Le sous-sol de cet immeuble familial a longtemps été, pendant les bombardements, le lieu pour se protéger de la violence extérieure. « C'est là où elle a inventé des jeux pour se projeter dans un ailleurs paisible, calme, propice à l'enfance », explique la commissaire d'exposition Marie Perennès, qui l'a invitée à travailler sur la scénographie de l'artiste Olga de Amaral à la Fondation Cartier en 2024. Dans cette exposition, Lina Ghotmeh a modelé un écran « en creux pour les œuvres, un lieu presque utérin, rassurant parce

LE PORTRAIT

qu'en sous-sol justement ». Marie Perennès évoque une femme « d'une extrême sensibilité, dont les bâtiments ou les scénographies invitent toujours à la méditation, à la contemplation ». Bruno Faivre, son collaborateur depuis quatre ans à la communication, la définit comme « exigeante, passionnante, intense ». Pas étonnant qu'en 2019, Hermès lui ait confié l'un de ses ateliers de maroquinerie à Louviers, en Normandie : elle en a fait un petit château de 500 000 briques, produites localement par les artisans du coin, émue par ce savoir-faire et la chaleur de ce matériau. En 2006, à 26 ans, cette jeune architecte se fait connaître au niveau international en remportant le concours du Musée national Estonien avec deux confrères, Dan Dorell et Tsuyoshi Tane. Elle imagine un bâtiment qui épouserait une ancienne piste d'atterrissage soviétique, au milieu des champs. Le sol devient la toiture, qui représente l'envol d'une nation, dans un vaste espace baigné de lumière. Cette façon de puiser dans le passé lui a inspiré le concept d'« archéologie du futur » : une manière d'envisager l'architecture en se tournant à la fois vers l'histoire et la géologie. Quand on lui demande qui sont ses maîtres, elle cite la folie créative du catalan Antoni Gaudí ou encore Hassan Fathy, un architecte égyptien mort en 1989, qui construisait avec des artisans et les habitants des maisons, des écoles et des mosquées avec des matériaux techniques vernaculaires. Aujourd'hui, elle affirme en avoir terminé avec l'époque « des charrettes où [elle] finissait tous les soirs à minuit », mais y replonge en période de concours. Elle vit à cinq minutes de son bureau, fait du sport tous les matins avec un coach avant d'arriver à son agence à 9h30 et d'en ressortir dix heures plus tard. « De toute façon, c'est toujours dans ma tête, je travaille tout le temps, même le week-end. » Son père, entrepreneur en bâtiment, « vient de la région de Chouf au Liban, où les maisons sont construites en terre et en pierre, avec des enduits talochés, tout y est arrondi, sans angle droit ». Sa mère enseigne le graphisme et l'architecture. Elle retourne souvent les voir et n'a jamais peur, malgré les nombreuses frappes israéliennes au Liban. Ses deux sœurs et son frère vivent entre Dubaï et le Liban, et l'on n'en saura pas beaucoup plus sur sa vie privée : oui, elle est en couple et a un fils de 15 ans, mais inutile d'insister. Impossible non plus de connaître ses orientations politiques même si dans plusieurs articles, elle est décrite comme « humaniste ». On a beau sortir toutes nos ruses pour aller chercher quelque chose, dans son récit, qui sorte du magazine d'architecture, son malaise est probant, et c'est peut-être le seul lieu où, chez elle, des murs se dressent. Son processus créatif est toujours le même. « Je construis à partir d'une mémoire. Je cherche des résonances, des matières. » En 2022, elle dessine le vingt-deuxième Pavillon éphémère de la galerie Serpentine, à Londres. Tous les ans, ce musée invite un architecte qui n'a jamais construit en Angleterre à concevoir un pavillon éphémère qui sera ouvert pendant l'été. « J'ai commencé par faire des recherches sur le mot « pavillon », et j'ai découvert qu'il venait du mot « papillon ». On a repris cette idée, et on a imaginé un toit avec une matière très légère, comme une aile, pour qu'il puisse se démonter et se remonter facilement. On a choisi cette forme circulaire, parce que cela rappelle les majlis, les salons traditionnels arabes, où l'on partage les repas de fêtes. » L'œuvre s'appelle A table ! et la maquette trône là, parmi d'autres projets qui ne verront peut-être jamais le jour, comme la tour de la gare Masséna, dans le XIII^e arrondissement de Paris. Ainsi va l'étrange vie des architectes, qui imaginent beaucoup plus de bâtiments qu'ils n'en construisent. Une tour de logements, bien érigée celle-là, renferme cependant une histoire extraordinaire : à Gemmayzeh, près du port de Beyrouth, elle livre à l'été 2020 cet immeuble magnifique à la façade en terre, enduit et fils métalliques. Un mois plus tard, le 4 août, 2750 tonnes de nitrate d'ammonium explosent sur le port et font 191 morts et 6500 blessés. Lina Ghotmeh était sur place une heure avant. « Mais la tour a tenu, grâce à sa structure en béton antisismique », précise l'architecte. Un miracle triste. ◀

qu'en sous-sol justement ». Marie Perennès évoque une femme « d'une extrême sensibilité, dont les bâtiments ou les scénographies invitent toujours à la méditation, à la contemplation ». Bruno Faivre, son collaborateur depuis quatre ans à la communication, la définit comme « exigeante, passionnante, intense ». Pas étonnant qu'en 2019, Hermès lui ait confié l'un de ses ateliers de maroquinerie à Louviers, en Normandie : elle en a fait un petit château de 500 000 briques, produites localement par les artisans du coin, émue par ce savoir-faire et la chaleur de ce matériau.

En 2006, à 26 ans, cette jeune architecte se fait connaître au niveau international en remportant le concours du Musée national Estonien avec deux confrères, Dan Dorell et Tsuyoshi Tane. Elle imagine un bâtiment qui épouserait une ancienne piste d'atterrissage soviétique, au milieu des champs. Le sol devient la toiture, qui représente l'envol d'une nation, dans un vaste espace baigné de lumière. Cette façon de puiser dans le passé lui a inspiré le concept d'« archéologie du futur » : une manière d'envisager l'architecture en se tournant à la fois vers l'histoire et la géologie. Quand on lui demande qui sont ses maîtres, elle cite la folie créative du catalan Antoni Gaudí ou encore Hassan Fathy, un architecte égyptien mort en 1989, qui construisait avec des artisans et les habitants des maisons, des écoles et des mosquées avec des matériaux techniques vernaculaires.

Aujourd'hui, elle affirme en avoir terminé avec l'époque « des charrettes où [elle] finissait tous les soirs à minuit », mais y replonge en période de concours.

En 2006, à 26 ans, cette jeune architecte se fait connaître au niveau international en remportant le concours du Musée national Estonien avec deux confrères, Dan Dorell et Tsuyoshi Tane. Elle imagine un bâtiment qui épouserait une ancienne piste d'atterrissage soviétique, au milieu des champs. Le sol devient la toiture, qui représente l'envol d'une nation, dans un vaste espace baigné de lumière. Cette façon de puiser dans le passé lui a inspiré le concept d'« archéologie du futur » : une manière d'envisager l'architecture en se tournant à la fois vers l'histoire et la géologie. Quand on lui demande qui sont ses maîtres, elle cite la folie créative du catalan Antoni Gaudí ou encore Hassan Fathy, un architecte égyptien mort en 1989, qui construisait avec des artisans et les habitants des maisons, des écoles et des mosquées avec des matériaux techniques vernaculaires.

1^{er} juillet 1980

Naissance à Beyrouth.

1998 Début de ses études d'architecture.

2006 Musée national Estonien.

2020 Explosion du port de Beyrouth.

2025 Rénovation de l'aile ouest du British Museum.

Aujourd'hui, elle affirme en avoir terminé avec l'époque « des charrettes où [elle] finissait tous les soirs à minuit », mais y replonge en période de concours. Elle vit à cinq minutes de son bureau, fait du sport tous les matins avec un coach avant d'arriver à son agence à 9h30 et d'en ressortir dix heures plus tard. « De toute façon, c'est toujours dans ma tête, je travaille tout le temps, même le week-end. » Son père, entrepreneur en bâtiment, « vient de la région de Chouf au Liban, où les maisons sont construites en terre et en pierre, avec des enduits talochés, tout y est arrondi, sans angle droit ». Sa mère enseigne le graphisme et l'architecture. Elle retourne souvent les voir et n'a jamais peur, malgré les nombreuses frappes israéliennes au Liban. Ses deux sœurs et son frère vivent entre Dubaï et le Liban, et l'on n'en saura pas beaucoup plus sur sa vie privée : oui, elle est en couple et a un fils de 15 ans, mais inutile d'insister. Impossible non plus de connaître ses orientations politiques même si dans plusieurs articles, elle est décrite comme « humaniste ». On a beau sortir toutes nos ruses pour aller chercher quelque chose, dans son récit, qui sorte du magazine d'architecture, son malaise est probant, et c'est peut-être le seul lieu où, chez elle, des murs se dressent.

Son processus créatif est toujours le même. « Je construis à partir d'une mémoire. Je cherche des résonances, des matières. » En 2022, elle dessine le vingt-deuxième Pavillon éphémère de la galerie Serpentine, à Londres. Tous les ans, ce musée invite un architecte qui n'a jamais construit en Angleterre à concevoir un pavillon éphémère qui sera ouvert pendant l'été. « J'ai commencé par faire des recherches sur le mot « pavillon », et j'ai découvert qu'il venait du mot « papillon ». On a repris cette idée, et on a imaginé un toit avec une matière très légère, comme une aile, pour qu'il puisse se démonter et se remonter facilement. On a choisi cette forme circulaire, parce que cela rappelle les majlis, les salons traditionnels arabes, où l'on partage les repas de fêtes. » L'œuvre s'appelle A table ! et la maquette trône là, parmi d'autres projets qui ne verront peut-être jamais le jour, comme la tour de la gare Masséna, dans le XIII^e arrondissement de Paris. Ainsi va l'étrange vie des architectes, qui imaginent beaucoup plus de bâtiments qu'ils n'en construisent. Une tour de logements, bien érigée celle-là, renferme cependant une histoire extraordinaire : à Gemmayzeh, près du port de Beyrouth, elle livre à l'été 2020 cet immeuble magnifique à la façade en terre, enduit et fils métalliques. Un mois plus tard, le 4 août, 2750 tonnes de nitrate d'ammonium explosent sur le port et font 191 morts et 6500 blessés. Lina Ghotmeh était sur place une heure avant. « Mais la tour a tenu, grâce à sa structure en béton antisismique », précise l'architecte. Un miracle triste. ◀

Par **MARIE-ÈVE LACASSE**
Photo **DARIA SVERTILOVA**